

La voix de l'Opposition de gauche

Apprendre pour comprendre, et comprendre pour agir, sinon à quoi bon ?

05.02.2013

L'être humain ou le citoyen est réduit au rôle de vulgaire consommateur, de machine à consommer dans leur société de plus en plus ultra libérale calquée sur le modèle anglo-saxon.

Leur société n'a pas ou plus pour objet de produire pour satisfaire des besoins bien qu'imparfaitement ou de manière inégale selon le statut social de chacun ou encore pour accéder à un niveau de vie meilleur, mais uniquement pour consommer en nombre toujours croissant des marchandises (et des services) le plus rapidement possible ou des biens d'équipement dont la durée de vie est programmée, de manière à ce que la rotation du capital s'accélère, histoire de compenser en partie (en volume) la baisse du taux de profit qui est inhérente au développement du capitalisme.

On s'aperçoit ainsi que cette tendance qui est devenue la norme et que les gouvernants appellent de manière erronée ou démagogique la croissance, est le produit non pas d'une théorie, mais des contradictions du capitalisme qui font partie de ses lois de fonctionnement et qui renvoient à ses fondements, donc posent la question de son abolition pour y mettre un mettre. On pourrait ajouter, de la même manière que la financiarisation de l'économie n'est qu'un moyen pour tenter de s'affranchir de ces contradictions et ces lois. Ce qui rend particulièrement réactionnaire la période que nous vivons, c'est que les deux se combinent de nos jours et sont poussés à l'extrême.

La croissance telle qu'ils la conçoivent se résume à produire plus pour consommer plus et ainsi de suite, ce qui permet d'un côté aux capitalistes d'engranger toujours plus de profit, de l'autre de faire en sorte que le but de l'existence soit de travailler toujours plus pour consommer toujours plus, de préférence en s'endettant puisque le coût du travail, les salaires tendent à baisser et les prix, taxes et impôts à augmenter sans cesse, c'est la spirale infernale qui permet à la machine capitaliste de continuer de fonctionner au profit des rentiers, tandis que le travailleur est de plus en plus transformé en esclave, enchaîné à un système économique qui lui échappe totalement puisque dans l'état actuel des choses il ne dispose d'aucun moyen politique de s'y opposer. Toute autre norme ou statut, on n'ose pas dire valeur, devient un obstacle et donc obsolète, voilà où nous en sommes rendus.

Je continuerai cet exposé par la critique d'un entretien que le philosophe Jean-Claude Michea a accordé au Clav (<http://www.youtube.com/watch?v=5r-tlZfGPW0>). L'analyse qu'il fournit du libéralisme rejoint la critique du libéralisme culturel à laquelle je me suis livré ces dernières semaines sans pour autant partager la conclusion à laquelle il parvient, parce qu'il arrive à épouser la théorie de la décroissance qui on ne sait pas quel miracle nous délivrerait de la dictature du marché, question que nous considérons comme déterminante car les rapports économiques sont à la base de tous les rapports dans la société et sur laquelle en définitif il ne se prononce pas dans cet entretien.

Autrement dit, il nous livre une brillante analyse qui souffre d'une faiblesse récurrente chez pratiquement tous les intellectuels aujourd'hui, à savoir que dès qu'il s'agit d'aborder la manière pratique de mettre un terme au capitalisme ou d'aborder la question politique pour résoudre cette

question, il répond aux abonnés absents. Ce qui me fait dire que sa démonstration consiste en un constat que nous avons déjà établi depuis longtemps sans rien nous apporter de plus.

Avant d'écrire ces lignes, j'ai pris soin de visionner à nouveau cet entretien, et comme je ne suis pas un intellectuel et que j'ai un cerveau qui ne fonctionne pas de la même manière, j'ai retranscrit sur papier certains passages sur lesquels je voulais réfléchir à tête reposée, et là, en les relisant, j'ai eu la surprise de discerner des contrevérités sur lesquelles était bâtie sa démonstration, je n'en relèverai que deux ici pour faire bref, de telle sorte qu'il est facile de cerner en quoi réside sa principale faiblesse dont j'ai déjà eu l'occasion de parler dans d'autres causeries à propos d'autres intellectuelles, à savoir qu'ils n'allaient pas au bout de leur analyse, qu'ils se contentaient à un moment donné d'idées reçues.

A un moment donné il cite Engels à propos du libéralisme culturel "*chacun se replie sur son mode de vie particulier où les gens n'ont plus de valeurs communes et partagées qui leur permettaient de ne pas se nuire les uns les autres, on retourne à la guerre de tous contre tous*".

Bien, je pense plutôt que le libéralisme dans sa version culturelle ou sociétale consiste à remplacer certaines valeurs par d'autres qui seront tout autant partagées que celles qui existaient précédemment, ce qu'on en pense est une autre question. Par exemple, avant on estimait que le mariage entre homosexuels était une monstruosité et cette idée était partagée par le plus grand nombre, c'était la norme, demain cette idée sera adoptée par la même majorité et elle deviendra la nouvelle norme. Autrefois si une femme portait une mini jupe, on disait d'elle que c'était une salope ou une putain, puis quand un grand nombre de femmes adoptèrent la mini jupe, plus personne ou presque ne porta ce jugement, une nouvelle norme en avait remplacé une autre.

La question ne réside donc pas dans le fait de disposer ou non de valeurs communes mais bien de leur contenu ou de leur orientation. Pour reprendre le premier exemple, quoi qu'on fasse ou que le législateur décide, la norme demeurera qu'un homme est fait pour s'accoupler avec une femme, et que seul de cet accouplement peut naître un enfant ou l'espèce humaine peut se reproduire, jusqu'à preuve du contraire en dehors de quelques exceptions dans le monde animal, cette norme est et demeurera universelle. Lui en substituer une autre consiste à violer, à nier les principes fondamentaux sur lesquels reposent la nature, l'existence de l'espèce humaine qui finalement n'a pas plus d'importance qu'une vulgaire marchandise sur laquelle on peut faire figurer n'importe quelle étiquette puisqu'elle est destinée à être consommée comme force de travail source de profit et à produire ensuite du profit, on en revient ainsi à notre sujet de départ et la boucle est bouclée.

Plus loin il reproduisait la même erreur en émettant l'idée que le libéralisme culturel conduisait l'Etat à "*ne rien prescrire sur le plan moral, philosophique ou autres*", ce qui est faux et on peut parfaitement l'observer actuellement ou même quotidiennement, c'est encore une fois mal poser le problème. La question n'est pas de savoir si l'Etat prescrit ou non quelque chose sur le plan culturel, économique social ou autres, car même quand il demeure silencieux ou qu'il semble ne pas prendre partie, il adopte forcément une position qui consiste à privilégier tel ou tel comportement ou pratique.

J'ai l'impression que paradoxalement son raisonnement ou sa démarche intellectuelle aboutit à une sorte de nihilisme, où finalement il refuse de se pencher sur le contenu des valeurs ou des principes sur lesquels il disserte, parce que dans le cas contraire cela le forcerait à émettre un jugement qu'il ne pourrait pas forcément assumer, car il l'obligerait à se poser la question des rapports sur lesquels il repose, et là il s'apercevrait que la manière dont ils les avaient envisagés jusque là, sur un plan philosophique ou existentiel ne permettait pas justement d'analyser la société et d'en tirer des conclusions politiques pratiques, de résoudre les questions qu'il se posait ou qui étaient posées à

l'ensemble de la société, que toute sa construction philosophique aboutissait à une impasse. Souvenons-nous que les philosophes sont enfermés dans un système qu'ils se sont forgés ou qu'ils ont emprunté à d'autres, et qu'ils passent ensuite le reste de leur existence à le justifier ou à le défendre, alors que le plus souvent il n'a qu'un rapport lointain ou approximatif avec la réalité, pour ne pas dire qu'il marche sur la tête.

Le principal défaut de l'intellectuel, c'est qu'il est bourré de tics, de petites cases dans son cerveau sur lesquelles figurent des étiquettes et dans lesquels il a classé un tas de données ou connaissances, et lorsqu'il doit aborder une question et qu'il entend prononcer un mot il va piocher dans la case correspondante et ainsi de suite, mettant consciencieusement bout à bout tout ce matériel qu'il a rassemblé et qui tient plus ou moins debout, sans qu'il s'aperçoive qu'il est hors sujet, qu'il ne répond pas à la question qui lui a été posée ou que sa réponse comporte des contradictions ou des contrevérités que décèlera un auditoire averti, je caricature mais je ne dois pas être bien loin de la manière de procéder de la plupart d'entre eux.

On arrêtera là, il est presque minuit et je suis épuisé.

En présence d'intellectuels on peut se sentir inférieur, vulnérable, mais il y a toujours un moyen de s'en sortir.

Assurément je ne tenterais pas de rivaliser avec eux quant au débit avec lequel ils peuvent s'exprimer, je serais battu à plate couture. Je serais forcé de ruser ou de manoeuvrer pour combler cet handicap en exposant mon point de vue qui est aussi ou plus structuré ou cohérent encore que le leur, en leur demandant ensuite de se prononcer sur ce qu'ils viennent d'entendre sachant que je maîtrise parfaitement mon sujet, je les forcerais à sortir du bois ou de leurs petites cases pour se placer sur le terrain que j'ai choisi, celui de la réalité, c'est bien celui qui nous concerne pour changer la société, n'est-ce pas ?

Un dernier mot.

J'ai la trame de plusieurs articles en tête, mais je ne peux pas être partout à la fois, j'essaie d'aller à l'essentiel et d'économiser le temps dont je dispose et le vôtre par la même occasion. Entre nous, mon épouse me mène une vie infernale, c'est un vrai cauchemar parce que je consacre trop de temps, tout mon temps à actualiser le site. J'ai même annulé le dentiste qui attendra encore quelques jours.